

## Les parcs publics

Bertrand Laverdure

---

Number 107, Fall 2005

Écrire la ville

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14280ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Laverdure, B. (2005). Les parcs publics. *Moebius*, (107), 61–63.

BERTRAND LAVERDURE

*Les parcs publics*

*Publication test/sondage : ce projet d'écriture sur les parcs publics montréalais vous plaît-il ? Dites « oui chocolat Gertrude » ou « non ouistiti Pad Thai » en téléphonant au (514) 597-0103.*

Mon intention : vous parler. Vous dire. Vous accompagner dans un parc public. N'importe lequel.

Tout ce qui nous désole y est absent. Vous êtes une personne qui marche, parcourt les sentiers, lève le regard comme si vous souleviez une bibliothèque et que cette bibliothèque avait la faculté de respirer avec vous, de vous soutenir, de chercher l'impossible résolution de la vue en fouillant le panorama.

Chaque parc public porte un nom. De méritoires conseillers municipaux, des politiciens aimés, des politiciens controversés, des vedettes du sport, des écrivains, de grands personnages historiques ont légué leur patronyme à la ville, même les plus petits espaces publics ont été baptisés (voir le parc Simonne Monet-Chartrand, rue Sherbrooke). Le parc public est une bibliothèque d'ambiances, une librairie de la tranquillité, d'imposantes étagères de gestes, de repos, d'agapes.

Je ne sais pas qui est monsieur Lalancette. Mais deux ou trois lignes sur l'enseigne du parc Lalancette suffiront à me renseigner, il y a aussi des dates quelquefois, de naissance et de mort, pas plus, des bornes, des cônes orange qui délimitent la vie. Des entraîneurs de football qui lancent des ballons à de futurs joueurs, des vendeurs de hot-dogs sous des tentes permises, des femmes et des hommes, des pères et des mères sur les lignes de côté. Sur la rue Joliette, les bancs de parc, les allées d'asphalte, les arbres-

phares qui inspectent nos humeurs et cautérisent nos songeries. De l'autre côté, la rue Rouen et l'effervescence des sports, le gentil chaos des équipes de jeunes adolescents.

Il y a aussi ce parc sur Dandurand (à Rosemont), tout près du viaduc, un parc avec un enclos à chiens, un parc de fin de soirée, d'hébertude attendrie, de silence cotonneux. Il faut s'y promener la nuit, arpenter les granuleuses avenues d'asphalte, s'aventurer sur la pelouse. Parc conçu sur une légère pente, nos pas nous mènent toujours plus haut. Sur le sommet de l'imperceptible butte, il faut s'asseoir sur le banc qui surplombe l'espace. Tenir nos yeux en périscope et sentir l'agréable douceur de la perspective.

Un parc public peut aussi devenir un ami, une fiancée. Toute l'année, je fréquente mon amour, le parc Baldwin. Je vais la visiter le midi, en passant par le coin nord-ouest de la rue Marie-Anne. J'y mange, j'y lis, j'y dors parfois. À mon avis, le parc Baldwin est un endroit protégé, une luciole de bonté qui se cache sous la touffeur des buissons, sous la massivité des érables guetteurs. Depuis peu, les écureuils noirs y cohabitent avec les écureuils gris. Je joue à saint François, je nourris les oiseaux, les pigeons gras et les goélands criards, je leur projette des bouts de pain, des graines de tournesol à saveur barbecue. Des écureuils et des pigeons sont même venus picorer, grappiller mes déchirures de protéines et de gras jusque sur mon banc. S'il y avait des mille-pattes, des rats ou des bigorneaux volants, je les nourrirais aussi. Font-ils plus de mal qu'un être humain qui crie, qu'un exalté qui frappe, qu'un hypocrite qui vous tue à petit feu ? Tous les êtres vivants et les plantes méritent d'exister, de nous envahir, de nous dominer, pour ensuite nous obliger à aménager des parcs publics qui viendront accueillir les délaissés, les amoureux, les fuyards, les irresponsables et les gueux.

Le curieux métro Préfontaine, vieux mécano rouillé, vieille carcasse de plexiglas, impose sa laideur post-futuriste dégonflée au parc Raymond-Préfontaine qui grouille de rampes, de courbes à sauts, du bruit des skate-boards qui écorchent le bois et le métal des infrastructures aimantes. Rue Hochelaga, tout s'élance avec des roues et des planches,

des mains saignantes et des casques de plastique. Une agora où les murmures, les encouragements discrets et l'imposant silence défiant du performeur ont remplacé les sons du théâtre et les applaudissements volatils et sérieux. Puis tout se résorbe sous l'effort binaire des terrains de tennis.

Il existe aussi des parcs abandonnés, des parcs qui nous font l'effet de ruines habitables, de ruines sans touristes. Le parc Médéric-Martin, vieux ramassis d'une prestance passée, est situé devant une église propre. Quel était le projet grandiose qu'il souhaitait incarner ? Quelle était l'idée ambitieuse qui mena à sa réalisation ? Les archives nous le diront, les archives de mots, les archives de photos, les archives de sons. Car, pour le moment, les seules archives disponibles forment des gravats, une longue allée blanche traînant à sa suite des arbres de plomb. L'homme est un lierre pour l'homme. Cette grande tribune, cette scène surélevée ne répand plus des clameurs mais des morceaux de ciment, des granules de pierre, de la poudre de roche. Tout est à l'abandon sur ce tertre magnifique, sauf cet abri d'autobus planté là, ces arbres distraits et cette ambiance de lierres urbains rampant plus vite que l'oubli sur tous les lieux désertés.